

SÉANCE EN L'HONNEUR DE M. JEAN D'ESME

17 AOUT 1925

DISCOURS

DE

MONSIEUR VICTOR GAUTREZ

Monsieur et très distingué confrère,

L'amour du sol natal n'est certes pas un sentiment particulier aux Réunionnais. Mais, peut-être parce qu'il est renforcé d'une double fierté -- fierté de la beauté de leur île, fierté des grands hommes qui y sont nés, — cet amour de la petite patrie est tel chez eux, que l'éloignement, si prolongé qu'il soit, ne l'affaiblit point. En quelque lieu étranger qu'ils se transportent et que les fixe une profession, en eux ils entretiennent — ainsi que, jadis, les romains la flamme du foyer, — le désir de revoir, ne serait-ce plus qu'une fois dans leur vie, ne serait-ce que quelques jours, leur cher pays.

Je sais bien que ce n'est pas sur les sites bourbonnais, aux formes et aux couleurs si merveilleusement variées, que vos yeux naturellement observateurs d'artiste, Monsieur, se sont d'abord promenés. Par « Le Monde Colo-

nial illustré », dont j'ai l'honneur d'être avec vous un collaborateur, j'ai appris que vous êtes né à Chang-Hai. Mais c'est fortuitement. Vous êtes de souche réunionnaise. Et vous êtes venu tout jeune dans l'île de vos parents. C'est ici que vous avez continué de grandir, physiquement, moralement. C'est ici que vous avez fait, sinon votre toute première provision d'images et de sensations, du moins la plus ample sans doute jusqu'à présent, l'une des plus importantes, celle qui, accomplie sans que vous y ayez pris garde, présentera sur toutes les autres cet avantage que vous en pourriez faire usage toujours, vous ne l'épuiseriez jamais.

Bon sang, dit-on, ne ment point. Il était inadmissible que, devenu parisien, vous n'eussiez pas, comme tout Réunionnais hors de son île, envie de retourner à La Réunion, au moins passagèrement. Et il était donc à prévoir que le *poulain* que vous êtes, — puisqu'ainsi l'on nomme à présent un jeune auteur d'avenir — s'échapperait du milieu des éditeurs, un jour qu'il serait par trop assoiffé d'espace et de liberté, et qu'il reviendrait se griser la vue des paysages du sol aimé.

Votre séjour ici aura été un peu plus long que vous ne le présumiez. C'est que les membres de votre famille n'auront pas été seuls à vous témoigner de la joie de vous avoir de nouveau un peu auprès d'eux. Chaleureux aussi fut l'accueil que vous avez reçu de vos anciens camarades, de ceux de vos anciens maîtres qui demeurent parmi nous, — notamment de notre Président, M. Méziaire Guignard, si affectueux, qu'il n'est personne qui ne l'affectionne. Et cet accueil vous aura convaincu — au cas toutefois où vous vous seriez laissé aller à en douter — que si les Réunionnais, après s'être éloignés de leur île, désirent la revoir, ceux qui y restent souhaitent de revoir ceux qui en sont partis.

La joie qu'on vous a témoignée de votre retour n'est pas faite seulement de sympathie. Il y entre aussi beaucoup d'une des fiertés dont je parlais tout à l'heure. Vous avez laissé ici le souvenir d'un brillant élève. Votre nom, chaque année, est reproduit dans le palmarès

du Lycée Leconte de Lisle, sur la liste des esprits d'élite à qui fut décerné le prix d'honneur, — comme ceux de Georges Athenas et d'Aimé Merlo, qui sont maintenant en littérature Marius-Ary Leblond. A votre sujet on avait conçu beaucoup d'espérances. Vous les avez réalisées. Vous les avez même dépassées.

Mais, lorsque vous avez quitté La Réunion, c'était pour suivre les cours de l'École Coloniale. On s'attendait donc à voir M. Jean d'Esme parcourir la carrière administrative et y atteindre vite les plus hautes situations... O surprise ! un jour le bruit se répandit que sous le pseudonyme de Jean d'Esme, vous publiez des contes dans des journaux. Ensuite en 1921, on apprit encore que vous aviez écrit un roman. C'était la touchante histoire de *Thi-ba, fille d'Annam*, qui devient amoureuse d'un fonctionnaire métropolitain, souffre, d'abord d'être trompée par lui avec une blanche, puis de sa rentrée en France, et se tue à la nouvelle qu'il est mort à la guerre... Si je ne fais erreur, il n'a manqué qu'une voix à ce premier livre pour que lui fût attribué le Prix « Femina Vie Heureuse ». Il n'en obtint pas moins de succès auprès du public. Et les Directeurs littéraires de la « Revue de France » retinrent votre deuxième roman : *Les Dieux rouges*. Quelle pathétique aventure que celle, — racontée dans une fumerie d'opium, — du jeune homme et de la jeune femme qui s'enfoncent dans la brousse indochinoise, avec un prêtre et des éléphants, afin de rechercher les auteurs jaunes de nombreux assassinats d'européens, et parviennent, après cent difficultés, en un lieu où survivent des espèces d'animaux et d'hommes classées dans la pré-histoire !.. Et qu'elles sont dramatiques, les scènes qui se passent dans le temple souterrain, dont une vieille sorcière se trouve être la prêtresse souveraine !... Quand l'ouvrage parut en librairie, en 1923, il y avait sur une bande, de part et d'autre de votre portrait, ces mots que je me rappelle avoir lus et relus à la devanture de presque toutes les librairies de Paris et de province, près desquelles je me suis arrêté : — « Le livre que tout le monde lit, l'auteur dont tout le monde parle ». Et pour une fois, ce qui avait été imprimé pour la réclame, — il faut absolument en

user, de nos jours, — était bien vrai : un peu partout on s'entretenait fort de Jean d'Esme et de ses *Dteux rouges*. Vous vous étiez déjà fait un nom !... Et bientôt après, vous ayant disputé à « La Renaissance du Livre », l'éditeur Ferenczi lançait votre troisième roman : *L'âme de la brousse*. Une histoire tragique, cette fois : celle d'un fonctionnaire qui, en cours de congé à Nice, épouse une femme dont il n'est pas aimé, l'emmène à Saïgon, s'endette pour qu'elle puisse mener grand train de vie, est forcé d'accepter un poste dans la jungle, l'y entraîne et, là, s'étant convaincu qu'elle le trompe, profite d'une chasse nocturne à l'affût pour se venger par le fusil... A présent « La Revue de Paris » achève de publier en livraisons votre quatrième œuvre, *Les Barbares*. Je regrette de n'en savoir encore que ceci : c'est que MM. de Pronis et de Foucquembourg, munis d'une lettre patente du Cardinal de Richelieu, prennent des dispositions pour coloniser à Madagascar. J'ai hâte de connaître la suite.

D'un auteur de souche réunionnaise qui, avant que d'avoir trente cinq ans, jouit d'une grande vogue et ajoute ainsi, — après Parny, Leconte de Lisle, Lacausade, Marius-Ary Leblond et tant d'autres, — à la renommée de Bourbon, l'île des poètes, comment les Réunionnais ne seraient-ils pas fiers !... Permettez-moi, Monsieur, de m'écrier comme on le fait le plus souvent ici : *Mais enfin !...*

La répétition de vos succès en prouve de reste la légitimité. Un éditeur peut forcer l'attention des lecteurs sur un livre d'un auteur nouveau. Il réussit rarement à la retenir, si ce qu'écrit cet auteur n'est intéressant en rien.

Les raisons pour lesquelles vous avez vite conquis le public me semblent être les suivantes.

D'abord vous avez cherché à lui plaire... Vous ne serez pas contrarié, j'imagine, que je le dise. Alphonse Daudet, qui, pour vous sans doute comme pour moi, est un grand maître entre les grands, ne s'est point fâché, que je sache, que Jules Lemaitre ait exprimé dans une étude sur lui exactement la même opinion. Il est

d'ailleurs vrai que l'excellent conteur des *Lettres de mon moulin* tâchait de plaire. La valeur de *Sapho* ou de *Numa Roumutan* n'est nullement diminuée par cette constatation. Et il est encore vrai qu'on ne saurait plaire fort, si l'on ne s'y efforce, ne serait-ce qu'un tantinet... Et puis, quel est donc le romancier qui ne cherche à plaire plus ou moins ?... Seulement on a ou l'on n'a pas le don de plaire. Or, ce don, vous l'avez, — comme l'écrivain du « Petit Chose », comme Pierre Benoit, — comme aussi une de nos gloires locales, un critique à l'esprit fin, au style élégant, un conférencier charmeur, je veux dire mon collègue et ami Hippolyte Foucqué. Et puisque vous avez ce don de plaire, il serait injuste de vous faire un grief d'en profiter.

Désireux d'être lu, — ce qui est également bien naturel, car en somme si l'on compose des livres, c'est pour qu'ils soient lus, — vous vous êtes enquis, en esprit avisé, des sujets susceptibles d'intéresser le public. Vous avez noté qu'il était fatigué de l'adultère parisien, — « la règle de trois, simple ou composée » comme l'appelait le spirituel Dumas fils. Vous avez remarqué en outre qu'on s'était vite lassé des romans inspirés par la guerre et vous avez probablement estimé qu'après *Les croix de bois* de Roland Dargelès et *Le Feu* d'Henri Barbusse, il serait vain de peindre encore des scènes de la vie « des poilus ». Vous vous êtes aperçu que l'on se montrait de plus en plus curieux des choses exotiques, voire coloniales, que l'on avait de nouveau soif de récits d'aventures, — cela par des effets de la dernière guerre, qu'il serait trop long d'examiner en cette séance. Comme vous avez vu des colonies, comme vous avez l'imagination fertile, vous pouviez donc essayer de satisfaire le public. Vous vous êtes conformé à son goût, il vous en a su gré.

D'autant plus que ce que vous lui avez offert jusqu'ici n'est point sans originalité. Les colonies ne sont pas pour vous simplement des cadres neufs où se déroulent des scènes. Vos personnages ne sont pas des êtres exceptionnels. Les péripéties de vos drames ne sont pas dénuées de vraisemblance. Il y a bien de la différence

entre vos romans d'aventures et ceux de certains disciples de Dumas père. Dans les vôtres, la part d'invention est parfois grande, assurément. Mais, quoique vous ne nous apportiez pas précisément des « documents humains », vous mêlez à la fantaisie passablement d'observations. Et c'est ce mélange de fantaisie et de réalisme, dans des milieux nettement coloniaux, qui constitue, je crois, votre cachet personnel.

Enfin, vous composez bien. Vous narrez agréablement, en un style aisé, qui ne prétend pas être un travail d'orfèvrerie, mais est néanmoins soigné. Vos scènes sont vivantes, vos tableaux colorés, tantôt brossés avec vigueur, tantôt enveloppés à merveille de mystère. Bref, vous avez un incontestable talent de romancier.

Je vous en fais, Monsieur, au nom des membres de cette petite Académie et au mien, tous mes compliments.

VICTOR GAUTREZ.

Victor Gautrez

DISCOURS

DE

M. JEAN D'ESME

Monsieur le Gouverneur,

Monsieur le Président,

Mesdames,

Messieurs,

Voici treize ans — et presque semaine pour semaine — qu'un jeune lauréat du Lycée Leconte de Lisle, quittait La Réunion, pour la France. Rien ne lui permettait de prévoir que son destin le ramènerait un jour, dans son îlot natal.

Et, pourtant, messieurs, me voici parmi vous.

Je ne voudrais, pour rien au monde, vous infliger la disgrâce de ce qu'on est convenu d'appeler un discours. Mais, j'ai contracté envers vous tous qui avez accueilli mon retour avec tant de bonté et d'affectueuse bienveillance, une dette de joie et de gratitude. Je tiens à la reconnaître publiquement : il me plaît infiniment de mettre à nu devant vous mon cœur tremblant et mon âme étrangement gonflée d'émotion.

Dans ce Paris tumultueux et tourmenté où j'ai vécu depuis mon départ de Bourbon, chaque jour avait son heure douce, son heure reposante : celle du souvenir.

Les moindres détails des années passées ici, ressuscitaient et je puis dire que depuis treize ans, mon passé et mon présent, vivaient côte à côte et se confrontaient quotidiennement.

Aussi bien, lorsque fut décidé ce voyage qui devait me conduire dans ces parages, n'ai-je pas eu un doute sur son but véritable. Je ne l'avouais cependant, à personne, et pas même à moi. Car l'homme est ainsi fait qu'il met une vanité puérile à cacher ses désirs secrets et une sorte de pudeur à dévoiler les élans de son cœur. Nos sentiments profonds, sont ceux que nous nous complaisons le plus à camoufler, à masquer aux yeux de tous et souvent même à nos propres yeux.

C'est pourtant, vers vous, petite île magnifique, que je tendais de toute ma tendresse fidèle, c'est vers vos miraculeux horizons et vos uniques splendeurs que je parlais, dès la gare de Lyon, dès Marseille. Et c'est bien vous que j'ai retrouvée, intacte et toute pareille, après treize ans d'éloignement. La chanson sifflante et chuchotée du vent à travers le feuillage filigrané de vos filaos, je l'ai réentendue tout de suite ; l'ombrage épais et bleu de vos larges tamariniers je l'ai de nouveau senti autour de moi ; le bruissement limpide de vos ruisseaux au creux des ravines enfouies sous les jamrosas, le murmure clair de vos cascades blanches labourant les flancs abruptes des montagnes, le sifflotis de vos bengalis et de vos serins et de vos merles, le grand ronronnement de vos lames léchant les galets — tout cela — tous ces bruits familiers à mon enfance et ma jeunesse, tout ce vaste et doux hymne que les arbres, les eaux, les oiseaux de chez vous, élèvent à chaque instant vers un grand ciel immaculé. — Tout cela je l'ai reconnu tout de suite.

C'est que si les choses se sont transformées — peut-être — leur âme du moins est demeurée immuable.

Quelques jours avant de quitter Paris, nous parlions de mon voyage Joseph Bédier et moi — ou plutôt je l'écoutais me raconter Bourbon, me la raconter à travers ses souvenirs, vieux d'une cinquantaine d'années. —

Il évoquait sa maison natale, Saint-Denis, la rue de l'Église, le barachois. Il ressuscitait ses visions de Cilaos, d'Hell-Bourg, de Saint-Gilles, du Brûlé. Et tandis que surgissait ainsi, dans un coin de salon très parisien, le visage de la petite patrie, la voix — cette voix timide, à peine distincte, et très douce de Joseph Bédier, tremblait. — L'Homme devant qui se courbe très bas et avec ferveur — toute la science philologique du monde entier — l'homme qui, dans son royaume médiéval — règne respecté, incontesté, l'homme que l'on vient consulter de toutes les universités d'Europe, d'Amérique et même d'Asie — et qui est — sans conteste — l'enfant dont le terroir bourbonnais peut à juste titre le plus se glorifier — cet homme se taisait par instant pour que je n'entendisse point sa voix que l'émotion cassait.

Je vous supplie de croire qu'il n'y a dans tout ceci aucune exagération. Sauf ceux à qui, par instant, il daigne livrer un peu de son âme secrète, nul ne peut savoir, l'immense tendresse, le profond amour, la touchante et admirable foi que Joseph Bédier — l'un des plus grands maîtres sinon le plus grand, que la France et le monde aient possédé — garde à cette petite île, perdue au milieu de l'Océan Indien.

Je me souviens de ce trait qu'il m'en voudra, sans doute, de vous dévoiler. J'étais allé le voir, une après-midi, chez lui. — Nous étions dans son bureau : une longue pièce, intime, chaude. A droite près de la porte d'entrée un divan, contre les murs de haut en bas, des livres sur des rayons — Près de la fenêtre, ouverte sur la rue Soufflot... et d'où en se penchant l'on peut voir d'un côté la place Médicis et les frondaisons du jardin du Luxembourg, de l'autre le Panthéon, sa table de travail, une large table massive et simple, sans ornement. Dans son dos, une petite bibliothèque avec ses livres de travail... Et sur tout cela, une grande douceur muette, paisible et recueillie.

J'étais assis de l'autre côté de la table en face de lui. Il tenait en main les épreuves de son dernier livre : « La Chanson de Roland ».

Et, brusquement, après un silence, la voix de Joseph Bédier toujours timide, toujours hésitante, toujours un peu honteuse, demanda :

— Dites... d'Esménard... je voudrais... ce serait une grande joie pour moi... enfin, je serais heureux... de leur montrer là-bas que je n'ai pas oublié... Vous me comprenez - n'est-ce pas... J'aime tant mon cher Bourbon !... Alors... je... voilà j'ai pensé que je pourrais peut-être dédier « La Chanson de Roland » à ma petite Patrie... Est-ce que vous croyez que ça leur ferait plaisir ?... C'est si peu de chose...

Et comme je le rassurais de toute mon admiration et comme je lui disais ce que nous pensons tous de lui et qu'il est seul à ignorer... il coupa court, confus, gêné — et encore, toujours, il me parla de Bourbon.

Que vous alliez, ensuite, chez Guis'thau, chez l'amiral Lacaze, chez le général Richard, chez les Leblond, chez tous ceux enfin d'entre ces bourbonnais qui sont tous vainqueurs de l'âpre et féroce lutte pour la vie, qui en France — à Paris surtout, sévit avec une rudesse inimaginable, chez tous ceux qui ont conquis la renommée — ou même la gloire — que vous écoutiez bavarder librement les fils célèbres de notre petite île ; ce sont à peu de choses près, les mêmes paroles que vous entendrez.

Aucun d'entre eux ne l'a oubliée. Certains l'ont quittée, enfant, pour n'y plus revenir. Qu'importe ! Au repli obscur de leur cervelle, au creux le plus intime de leur cœur, le souvenir subsiste, soigneusement gardé, pieusement veillé ; c'est une religion dont l'âme est le vivant autel.

J'ai rencontré bien d'autres personnalités qui certes évoquaient devant moi, par moment, l'image de leur province natale, mais dans leurs mots et dans leur attitude, je n'ai jamais perçu, cette ferveur, cette passion qui mettent des vibrations sourdes dans la voix, et une lueur ardente et voilée tout ensemble dans les yeux.

C'est que notre clocher natal, notre terroir originel, une fois que nous les avons quittés, sont loin terrible-

ment et redoutablement loin de nous. C'est que pour ne point les perdre et pour les revoir nous n'avons d'autres moyens, hélas, que la pensée ! De les savoir, au-delà des mers, à deux ou trois mille lieues de nous, isolés dans la splendeur de leur cadre, nous émeut chaque fois mystérieusement.

Les visions que nous en emportons, sont toutes de beauté, de charme et de douceur. L'existence que nous avons vécue, ici, dans ce cadre limité, revoyant sans lassitude les mêmes décors féériques, cent fois et plus, aiguise et burine les souvenirs, leur donne une acuité, une précision et un relief exceptionnels. Joignez-y ce que la vie ici peut offrir de patriarcal, d'intime. Peu nombreuses, resserrées les unes contre les autres, les familles se mêlent, se soudent entre elles. Echappant à l'agitation, au tumulte des grandes villes de France, gardé au tourbillonnement vain des fourmillières humaines, par son immense isolement océanique l'enfant, le jeune homme de chez nous, — obéissant en outre à leur antique tradition — va tout naturellement vers l'effort intellectuel. Le trop plein de son temps, il l'emploie, d'instinct, à la culture de sa pensée.

Car s'il est difficile de se procurer à dix mille kilomètres de France certaines facilités de cette vie parisienne, plus dispersante que bienfaisante pour l'énergie humaine, il est du moins possible d'en extraire l'essentiel, de suivre le mouvement des lettres, des sciences et des arts, de percevoir, déjà calmés et ramenés à leur juste mesure, les bruits des querelles littéraires et l'écho du tapage fait autour de certaines gloires factices et passagères, qui là-bas, sur place, nous assourdissent parfois trop, et nous trompent plus qu'ils ne nous instruisent.

De la pensée humaine — de la pensée française — en perpétuelle gestation, vous extrayez, vous avez toujours extrait ici le suc. Témoin cette assemblée dont il serait impossible de retrouver la sœur dans une petite ville provinciale de France correspondant à notre capitale. Témoin, également, cette floraison unique et singulièrement périodique d'hommes illustres que cette terre minuscule a donnés à la grande patrie, depuis des

siècles. Car veuillez y réfléchir, et vous serez frappés de cette continuité presque miraculeuse et dont nul autre province de France ne pourrait fournir d'exemple. De génération en génération, le flambeau poursuit sa course. Chaque fois que la mort en abat le porteur, un autre surgit qui le prenant des mains inertes et détendues, l'entraîne plus loin, et poursuit le glorieux périple — Bertin — Parry — puis Leconte de Lisle — Léon Dierx, puis Bédier — et les Leblond — pour ne citer que ceux-là qui sont de mon domaine.

Les voies de la destinée — ou de la providence — sont mystérieuses et imprévisibles. Mais, je crois fermement — qu'en y songeant, il est facile de trouver dans cette constance — dans cette suite — un don de notre terroir lui-même. La Terre généreuse abondante et fertile, nourrit, sans défaillance, une végétation gonflée d'arômes et de sève. Il n'est guère de saison ici — où les arbres sommeillent et se dépouillent — Dans l'immense gestation et l'incessant travail de la nature chez nous, il n'est point de cassure — et les fleurs s'épanouissent d'un bout à l'autre de l'année — et les frondaisons alourdies sont vertes — sans arrêt — comme si la glèbe inépuisable, dédaignait de se reposer. La beauté et la fécondité de l'île ne connaît point de trêve... Pourquoi donc en existerait-il, dans le meilleur de sa sève, dans l'essentiel de ce qui naît et grandit ici : dans ses enfants, auxquels elle abandonne journallement, sans compter, l'innombrable magnificence de ses paysages, l'immense tendresse de ses cieux et le multiple enchantement de ses ombres et de ses lumières.

Au milieu de l'océan des Indes, dont la longue houle régulière balance les grands navires — il est une île qu'on ne peut oublier lorsqu'on y est né — ou même lorsqu'on l'a vue en passant — et cette île — grain de poussière au milieu du monde — mais géante de tout son passé glorieux — cette île messieurs, c'est la nôtre.

C'est Bourbon !

INAUGURATION DE LA PLAQUE LÉON DIERX

Sonnet lu par M. le Gouverneur Repiquet à la cérémonie d'apposition d'une plaque commémorative sur la maison natale de Léon Dierx rue de Paris à Saint-Denis.

A Léon Dierx

C'est ici qu'est éclosé, un jour de plein été,
Une fleur du Parnasse en l'île de lumière.
Maître sincère et pur, ton ombre familière
Hante encor ce jardin qu'elle n'a pas quitté.

Et c'est là que naquit de ton rêve enchanté
La muse des « Amants » tendre, candide et fière,
Celle que les neuf sœurs admirent la première
Sur le Pinde où s'étend, Prince, ta primauté.

Ton âme ici revit en son enfance heureuse.
Il ne te faut, grand mort, ni plaintes ni pleureuse,
Rien que des cœurs fervents et comme en oraison.

Pieux et recueillis, chérissant ta mémoire,
Nous apportons, émus, au seuil de ta maison,
L'hommage de Bourbon à son fils, à ta gloire.

J. R.

Saint-Denis, 27 Septembre 1925

ALLOUCTION

PRONONCÉE PAR

M. HIPPOLYTE FOUQUE

DE L'ACADÉMIE RÉUNIONNAISE

LE 27 SEPTEMBRE 1925

*à l'occasion de l'inauguration de la plaque posée
sur la maison natale de Léon Dierx*

« Elle sait se souvenir des fils qui propagent son nom,
la merveilleuse oasis tropicale. . . »

Ces paroles, M. le Gouverneur, Mesdames, Messieurs, sont de Léon Dierx. Il les prononçait à Paris un jour que les créoles de là-bas s'étaient réunis pour fêter la gloire naissante de deux compatriotes. Il ajoutait : « Le souffle chaleureux de ses gorges verdoyantes, l'ondulation perpétuelle de sa mer écumeuse gonfle là-bas les poitrines » quand, dans la mère-patrie, une couronne se pose sur le front d'un des enfants de Bourbon.

Or, Dierx est, après Leconte de Lisle, celui qui nous a donné les plus légitimes et les plus purs motifs d'orgueil. Pour avoir été, comme il le disait, un « passionné mais aussi très humble et très tremblant serviteur de deux souveraines : la langue française qui est l'une des plus augustes gloires de notre nation, et la Poésie qui est l'universelle et l'immortelle enchanteresse », il a maintenu le pays qui lui donna le jour, qui l'éduqua, qui modela son esprit et son cœur au haut rang d'hon-

neur où l'avait porté son illustre Maître. Il est donc juste que La Réunion, et en particulier sa ville natale, lui prodiguent les marques de ce souvenir sur lequel il comptait.

Dès sa création notre Musée d'art inscrivit à son fronton le nom de Dierx ; son buste, depuis 1920 accueille, sur le seuil, le visiteur que charmeront à l'intérieur, quelques-uns de ses paysages délicats et tendres. Mais voici que ce musée vient à nouveau de s'enrichir : outre les toiles que la sollicitude toujours en éveil de Marius-Ary Leblond y fait entrer aujourd'hui, vous y verrez tout à l'heure de menus objets ayant appartenu au poète, et évocateurs de visions familières : pot et pochette à tabac du fumeur passionné, coupe-papier compagnon des heures studieuses, reliques dont sa famille réunionnaise a bien voulu se dessaisir au profit de la collectivité qui saura en prendre un soin jaloux. Vous contemplerez aussi trois très beaux manuscrits que, par l'intermédiaire de M. le Gouverneur et Madame Merwart, Madame la comtesse de Kosticka a offerts au Musée qui porte le nom du vieil ami de sa famille. Madame de Kosticka nous avait déjà fait don d'un tableau de Dierx ; elle a bien voulu se séparer encore, à notre avantage de ces précieux souvenirs. C'est « avec peine écrit elle, mais il me semble que je dois à sa mémoire d'enrichir son Musée ». Admirons la délicatesse, et la rare qualité de ce sentiment et remercions, en la personne de M. le Gouverneur Merwart, Madame de Kosticka de ce geste dont notre colonie entière lui sera reconnaissante.

Mais rien ne rappelait encore au passant que c'est dans notre capitale que Léon Dierx vit le jour. Louons grandement M. Adrien Merlo, le conservateur si passionnément attaché à la beauté et au renom de son Musée d'avoir saisi cette occasion d'honorer à nouveau notre poète, au cours d'une période particulièrement active de notre vie réunionnaise, et d'avoir su y intéresser l'Académie de La Réunion dont il est le Secrétaire général, et la généreuse municipalité de St-Denis, toujours soucieuse toutes deux de leurs obligations d'hon-

neur envers nos gloires passées. Et que cette plaque s'ajoute, dans notre bonne ville, à celles qui déjà signalent au visiteur les maisons natales de Roland Garros et de Juliette Dodu.

Certes, Léon Dierx ne reconnaîtrait guère aujourd'hui la demeure et le jardin où son enfance s'éveilla à l'harmonie du monde : cette grille a remplacé un modeste mur de clôture ; cette large devanture a été ajoutée à la maison, dont l'arrière-corps seul existait en 1838 ; à la place de ces plates-bandes fleuries, c'était le verger plein d'ombre, le verger inoffensif de jadis, du temps où le paludisme était inconnu... Mais qu'importe ? c'est là ! Et le cadre, lui, n'a pas changé : Voici l'horizon marin avec « ... l'océan qui brille et monte vers le ciel », et sa houle, et son « murmure immortel » ;

Voilà les monts sombres et le noir ravin avec ses « fillos songeurs, bercés de souffles lents ». Toujours l'alizé au « son grave et houleux » monte des rivages et va s'écraser aux mornes ; cette musique éparse est la même qui berça son enfance, c'est cette « respiration onduleuse et sans fin » qui, tout au long de son existence d'exilé, l'a rempli de ses « plaintes divines » ; c'est toute cette harmonie bourbonnaise dont il a été le chantre pleinement original.

Ah ! comme il la reconnaîtrait, et comme il aimerait encore se laisser bercer par elle !

Car je ne crois pas me tromper, Mesdames et Messieurs, en vous disant que, de tous nos poètes bourbonnais, Léon Dierx est celui chez qui on retrouve les traces les moins discutables de son origine.

Je ne parle pas seulement de cette fidélité du souvenir dont, comme Leconte de Lisle d'ailleurs, il a donné des preuves multiples : Plus d'une fois il a laissé échapper le regret de cette petite patrie « à jamais lumineuse et fleurie au fond de nous ». « Elle ne sommeille pas, disait-il, dans son atmosphère embaumée, au bercement des flots qui la séparent du monde. Les enfants que la Muse lui a ravies ne l'ont jamais oubliée ».

Ses vers disent à tout jamais comment, aux jours de mélancolie, dans les brouillards de l'automne, il se sentait parfois caressé d'un souffle étrange et parfumé.

Une odeur sacrée en qui tout vain parfum se fond
Qui s'exhale on ne sait de quel exil, du fond
De quel ravin boisé rêvant sous les tropiques,
De quelle Ithaque en fleur des mers aromatiques...

Mais je crois aussi qu'il était resté, dans l'intimité de son être, dans son tempérament d'homme et de poète, beaucoup plus créole que Parry, Bertin ou Leconte de Lisle. Ils n'en ont jamais douté, ceux-là qui ont vu Dierx, après le déjeuner, dans son fauteuil, fumant sa pipe, la tête haute, les yeux voilés, perdu dans la contemplation de je ne sais quel rêve intérieur... Comment écartier l'image des vieux créoles fumant sous leur varangue dans la chaleur de midi ? Et chaque soir, après cinq heures, à la terrasse de certain petit café Montmartrois, toujours le même, on pouvait trouver Dierx, son éternelle pipe à la bouche, regardant paisiblement couler la rue et la vie, pendant des heures, tout comme, après la journée faite, tel « habitant » de chez nous s'attarde, devant sa maison, à un rêve délicieusement paresseux tandis que lentement descend la fraîcheur de la nuit.

Mais dans son œuvre, aussi, d'où vient donc cette sentimentalité rêveuse qui, presque à chaque page, épanche son charme un peu monotone ? d'où vient cette tendresse amoureuse et toujours inassouvie qui avec un rythme de vague, flotte sans cesse du désir au regret et du regret au désir ? d'où cette grâce un peu indolente qui eut si vite fait d'échapper au moule rigide des parnassiens ? D'où encore ce goût de la volupté sans cesse maintenu dans les hautes régions par un idéalisme rêveur et mélancolique ? Et puis, pourquoi cette recherche de la solitude, cette timidité, ce repli, et finalement ce silence, cet arrêt dans sa production poétique à 41 ans ?

Je ne veux ni ne puis dire que tel de ces états d'âme, telle de ces qualités, tel de ces défauts, même, soit particulièrement et uniquement créole ; mais il me sem-

ble que de la rencontre et de la fusion de toutes ces tendances, de la tonalité générale de sa poésie se dégage une impression que je crois vraie ; il est plus de chez nous que les autres.

C'est peut-être une raison pour que nous ayons à son endroit une dilection particulière

Sans rien enlever au culte dû à la suprématie de Leconte de Lisle, à la force souveraine de son vaste génie, ne peut-on réclamer pour Dierx aussi une place sur le rayon de la bibliothèque qui est à portée de la main ? « *Les lèvres closes* »... « *Les Amants* »... ces titres harmonieux de ses recueils ne sont pas très familiers aux oreilles créoles. Et c'est dommage. Puisse l'honneur que nous rendons aujourd'hui à leur auteur vous inciter à les ouvrir ou à les rouvrir ! Je vous assure que vous y goûterez des minutes délicieuses.

H. FOUCQUE.



RECEPTION FONTOYNONT

A L'ACADEMIE DE LA REUNION

DISCOURS

DE

M. MÉZIAIRE GIGNARD

Monsieur le Gouverneur,
Monsieur le Président,
Mesdames et Messieurs

Décidément, notre Académie a de la chance, et une chance qui dure.

Depuis quelque temps seulement combien de visites qui l'honorent, combien de réceptions qui la réjoissent. C'a été d'abord, avant son installation en ce local, le savant professeur du Collège de France, le ministre de l'Institut, M. Mouréu ; puis M. le Sénateur docteur Auber et sa gracieuse famille ; ensuite M. le Député Auguste Brunet et Madame ; dernièrement, à l'inauguration joyeuse de cette salle aujourd'hui en deuil, M. le Gouverneur Répiquez dont les éloquentes et poétiques paroles résonnent encore sous cette voûte

et à nos cœurs ; enfin, en ce jour de fête, M. le Directeur de l'École de Médecine de Tananarive, Président de l'Académie malgache, membre correspondant de l'Académie de Médecine de Paris, M. le Docteur Fontoynt, à qui elle est heureuse de souhaiter la bienvenue.

Mon cher Président, permettez-moi ce qualificatif, en raison de vos sentiments pour nous, lesquels sont plus encore d'un ami que d'un confrère. Permettez-moi aussi pour présenter à cette brillante assemblée un éloge de vous plus digne de vos mérites, de n'en remettre au plus autorisé de vos confrères, mon incompetence ne pouvant vous louer que sur votre réputation, c'est-à-dire par le dehors, un dehors déjà bien séduisant confirmé qu'il est par de belles et solides réalités.

Oui, mon cher Président, la Renommée dit que vous êtes un homme charmant par l'harmonieux ensemble des plus précieuses qualités françaises, dont, avec une intelligence complète, la franchise et la simplicité. A vous voir, on le croit sans peine ; on en est persuadé, après vous avoir entendu ; car pour couronner le tout, vous avez le sourire, ce sourire qui, éveillant la sympathie, ouvre les cœurs, comme s'ouvrent les lèvres pour les douces paroles ou pour « le baiser divin » qu'on vous chantait hier.

Aussi bien n'êtes-vous pas né sur les bords de la Seine ? n'avez-vous pas grandi dans cet air de Paris, qui associé à sa délicate nourriture, donne à qui sait respirer comme à qui sait manger, toutes les vivacités de la pensée, du sentiment, du langage et de l'action. C'est là que vous avez étudié la médecine en même temps qu'un des plus éminents de nos confrères étudiait le droit ; heureuse conjonction de deux jeunes âges alors, aujourd'hui deux grands astres, si vous excusez cette allitération. C'est là que de bonne heure vous vous êtes fait une loi vitale, aussi invariable que vos lois biologiques, du travail et de la droiture. C'est de là enfin qu'après de très brillantes études, lauréat dans tous les concours, muni de tous les diplômes, vous êtes parti pour

Madagascar, bon pour toutes les nobles tâches, prêt à tous les devoirs.

Le premier de tous les devoirs étant de bien servir la patrie, vous avez spontanément mis au service de la France toutes vos capacités d'intelligence et de courage pendant la grande guerre, dans ces fameux combats de l'Yser où les médecins de l'ambulance n'étaient pas moins exposés à la mort que les soldats de la première ligne. Vous y avez gagné votre rosette d'officier de la Légion d'Honneur.

Mais avant cette belle conduite, sur les champs de bataille, vous vous étiez déjà et depuis des années signalé à l'attention du général Gallieni par vos services médicaux. Quand vous êtes arrivé à Madagascar, le conquérant administrateur travaillait à sa grande œuvre de colonisation modèle, il voulait achever la pacification, la parfaire en assainissant le pays et les habitants corps et âme, par l'hygiène et par l'instruction, choses absentes de ces lieux. Pour cela, il lui fallait des médecins et des hommes de science. Vous avez été des premiers à répondre à son appel. Vos titres vous désignaient à la direction de l'École de Médecine qu'il venait de fonder. En vous y nommant, il assurait pour longtemps la prospérité de l'institution qui est à son apogée depuis des années.

De même pour la présidence de l'Académie Malgache, qui nous vaut l'honneur de votre visite, dont nous vous remercions, elle était due à la variété de vos aptitudes, à l'étendue de vos connaissances, à votre goût passionné pour tous les ordres de sciences, à votre esprit d'initiative. Vos confrères, en vous plaçant à leur tête, ont trouvé le Président rêvé par toutes les Académies, celui dont l'activité méthodique et ferme, sans cesse en éveil, exemplaire en tout, fait produire à la société qu'il dirige son maximum de rendement. Sous votre impulsion, ils ont été comme pris d'une nouvelle ardeur d'émulation pour la conquête scientifique de la grande île, par la pleine possession de toutes ses richesses, tant de celles qui se talent à sa surface que celles qui, depuis des

siècles, gisent plus ou moins enfouies dans des profondeurs.

Et les voilà ces pionniers nouveaux, à la recherche de tout ce que cette vaste terre peut offrir d'intéressant à la science ; les voilà l'explorant en tous sens, dans des eaux de mer, de rivières, de marais, de sources thermales, dans les pierres précieuses ou non et les métaux de ses mines, dans l'infinie variété de sa flore qui l'a fait surnommer « le paradis des botanistes », dans sa faune morte et vivante ; les voilà la fouillant dans le passé de ses habitants et dans leurs races, dans leurs traditions, leurs idiomes, leurs mœurs, leurs religions, dans les tombeaux de leurs ancêtres, jusque dans les sanctuaires de leurs dieux : car rien n'arrête l'insatiable et infatigable curiosité des savants.

Aussi, de quel butin ne reviennent-ils pas chargés au dépôt commun de leurs trouvailles et découvertes que d'objets divers et précieux ne rapportent-ils pas à ce palais de la Reine, que leur labeur a transformé en Muséum d'histoire naturelle, en Musée d'art, en intense foyer de lumière qui, par leur Bulletin et par les nombreuses sociétés scientifiques où il rayonne, répand et propage dans le monde savant les clartés précises de leurs communications documentaires.

Je laisserai votre attention, Mesdames et Messieurs, rien qu'à énumérer les différentes sciences naturelles ou morales que l'Académie malgache enrichit chaque jour, des contributions dont chacun de ses membres augmente pour sa part l'inventaire scientifique de la Colonie. Il nous serait plus agréable, à vous d'entendre, à moi de citer les noms de ces savants modestes, érudits ou amateurs. Mais devant leur nombre, je craindrais qu'un choix téméraire ne me rendit injuste ou ingrat.

Il en est un pourtant que je ne puis pas ne pas évoquer devant vous : c'est ce puissant esprit, Ch. Renel, qui aussi bien doué pour les sciences que pour les lettres, n'était pas moins remarquable, comme linguiste, historien des religions et archéologue, que comme romancier, dans ce genre nouveau de la littérature coloniale, dont

nos compatriotes Marius-Ary Leblond ont la gloire (pour eux et pour nous) d'être les initiateurs ou les créateurs. M. Renel, chef du service de l'Instruction publique à Madagascar, allait s'embarquer avec M. le Dr Fontoynt pour notre Exposition, quand il fut frappé d'apoplexie. Grande perte pour la Colonie de Madagascar, pour la France et pour nous qui sommes privés de connaître un des plus éminents représentants de l'esprit français dans nos parages. Mais comment parler de perte intellectuelle et sociale, sans déplorer avec les plus justes larmes, celle que nous avons faite hier même, en Mlle Jeanne Athenas, auteur d'un de ces tableaux voilés de deuil, aimable talent de peintre, ravie hélas ! à l'affectueuse sympathie de tous en sa gracieuse et brillante floraison.

Mais toute cette activité réellement scientifique quotidiennement déployée par votre Académie, mon cher Président, la différencie singulièrement de la nôtre dont le caractère distinctif a dû vous paraître plutôt littéraire, sans doute parce qu'elle appartient à une île infiniment petite, depuis longtemps connue et explorée dans toute son étendue, et de plus surnommée l'île des poètes. Certes cela n'empêche pas les plus actifs de nos confrères dont notre président regretté M. Jules Hermann de produire des travaux non dénués de valeur scientifique, comme vous avez pu le constater dans nos Bulletins. De même chez vous où domine la science pure, pour des raisons contraires, les écrivains en prose et en vers ne manquent pas, qui vous font honneur. Sans parler de nos compatriotes d'ici qui ont emporté là-bas le culte des Muses, j'en citerai deux dont les noms sont connus en France : l'un l'indigène distingué M. Rebearivelo, collabore au *Mercur de France*, grand honneur ! en l'autre je salue avec plaisir l'alliance d'un remarquable talent de poète et d'un beau caractère de Magistrat, caractère, ajouterai-je, avec un nouveau plaisir, à l'unisson de celui de M. Douillet et de M. Lassalle qui ont laissé dans notre pays les souvenirs de parfaite intégrité.

Vous dirai-je enfin, mon cher Président, ce qu'en vous et en l'Académie malgache, nous aimons, pardessus tout et dont il plaît à l'Académie de l'île de La Réunion de vous

féliciter et remercier particulièrement c'est le soin avec lequel sont rédigés les procès-verbaux de vos séances, le respect qu'y témoignent vos communications pour le français, pour cette partie si précieuse du patrimoine national, pour cette langue d'une si merveilleuse beauté, qu'un poète a pu dire d'elle

Que rien qu'à la parler

Les femmes sur leur lèvres en gardent un sourire ;

le sourire ce divin et discret messenger de l'âme ! Cela devrait obliger les hommes à se taire pour écouter et regarder parler les femmes.

C'est ce que pour ma part, je ferais volontiers et tout de suite, si nos bienveillantes et très patientes auditrices voulaient bien consentir à prendre la parole, ou plutôt devant leur silence, si l'Académie, au nom de qui j'ai l'honneur de parler, n'avait une suprême louange à adresser à M. le D^r Fontoyont, en qui nous honorons l'homme de tous les devoirs et de tous les mérites comme son digne panégyriste que vous allez entendre, M. le D^r Mac-Auliffe lui-même.

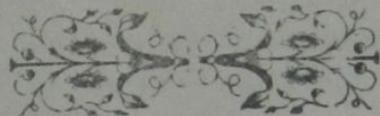
Vous savez, Mesdames et Messieurs, quel besoin vital la France a de familles nombreuses, pour ne pas périr sous le nombre des nations rivales qui la guettent et la jalouent. Dévoué à ce devoir patriotique, comme aux autres, M. le Docteur Fontoyont a, à Tananarive, quatre filles qui sont l'ornement de sa maison et de la société tananarivienne comme elles sont la joie et l'orgueil de leur père. De l'une d'elles venue ici, la société dionysienne a gardé le souvenir toujours présent d'une grâce exquise et d'une exquise distinction. Puissent-elles toutes quatre, mon cher Président, vous donner une postérité digne de leur éducation, digne de vous, digne de la France que vous servez si bien, en la faisant admirer par vos talents et aimer par vos vertus, par l'exemple d'une vie de dignité, de justice et de bonté. Puissiez vous longtemps encore, et avec le même bonheur, présider l'Académie malgache, cette sœur aînée à qui l'Académie de La

Réunion souhaite la continuation de ses succès en découvertes fécondes, en œuvres utiles à la science française, à la science universelle, à l'humanité entière, à cette humanité pour laquelle travaille infatigablement notre mère à tous, la chère et glorieuse France.

Honneur à l'Académie malgache.

Honneur à son éminent Président le D^r Fontoyont.

M. GUIGNARD.



DISCOURS

DU

DE M^r VICTOR MAC-AULIFFE

Mon cher confrère et ami,

En me choisissant pour vous souhaiter la bienvenue parmi nous, mes collègues de l'Académie de la Réunion m'ont procuré un bien grand plaisir, et, c'est avec une joie toute particulière, faite d'estime, de reconnaissance et d'admiration, que je dirai à mes compatriotes, la grande place que vous tenez, à juste titre, à Madagascar et dans les sciences.

Monsieur le Gouverneur,

Mesdames,

Messieurs,

Fils d'un pharmacien de Paris, ancien interne des hôpitaux, M. Fontoyront a vécu dès le bas âge dans cette atmosphère spéciale d'intellectualité scientifique que l'on ne respire guère que dans la Capitale, qui aiguise de bonne heure les facultés cérébrales et permet aux natures d'élite de s'élever sans effort apparent jusqu'aux plus hauts degrés des connaissances humaines.

Doué d'une grande force de volonté, d'une ambition saine et louable, M. Fontoynont résolut d'être interne des hôpitaux, et pour mieux réussir, il se cloitra rigoureusement, pendant près d'une année, dans le service hospitalier où il était interne, et où il pût préparer, sans souci du monde extérieur, la grande épreuve de l'Internat de Paris où n'accède que l'élite de l'élite.

Au cours de sa 3^{me} année d'Internat, appelé par son frère installé à Madagascar, il n'hésite pas à quitter Paris, l'avenir médical qui semblait l'y attendre, et, jeune missionnaire de la Science française, se rend dans la Grande Ile nouvellement conquise et à peine pacifiée.

Dès son arrivée, il fut attaché à l'École de Médecine et à l'Hôpital indigène qui est annexé, et, c'est dans ce cadre, tout nouveau pour ce Parisien de Paris, que s'écoula son existence si laborieuse et si féconde.

Dans le quartier d'Antkodinandriane, derrière le palais de la Reine, descend une route étroite et abrupte qui mène à l'École de Médecine indigène. Le bâtiment principal est un ancien palais ayant jadis appartenu à un dignitaire de la Reine. Ne laissez pas votre imagination s'égarer sur cette dénomination de palais, n'y voyez pas une splendide construction aux superbes colonnes de granit ; c'est une maison malgache plus grande, plus solidement construite que celles d'alentour, et qu'on a aménagée peu à peu pour y recevoir des laboratoires, un amphithéâtre, une salle de radiographie, une bibliothèque, le cabinet du Directeur.

Un peu plus loin se trouve la salle de dissection avec des cuves contenant des cadavres immergés dans un bain formolé, en attendant le scalpel de l'étudiant. Descendons quelques marches, nous sommes sur une plateforme où s'élèvent une salle de malades et la salle de consultation. Quelques marches encore nous arrivons à la salle d'opération, bien comprise, de forme hexagonale, toute vitrée à la périphérie, ce qui permet aux étudiants de suivre de l'extérieur les phases de l'opération. Encore quelques marches et nous som-

mes plus bas dans le service du D^r Rasimanane le 1^{er} malgache qui ait conquis le titre de Docteur en médecine française et qui fut mon camarade à l'École de Lyon.

J'espère que cette descente de plateformes en plateformes ne vous a pas trop fatigués : rassurez-vous nous ne remonterons pas, et, si je vous en ai parlé, si j'ai tenté de vous faire connaître cet ensemble de maisons plus ou moins grandes, plus ou moins confortables, étagées à flancs de côteau, c'est pour vous montrer que la Science française se contente de peu, qu'habituee à ne disposer que de laboratoires parcimonieusement rétribués et installés, cela ne l'empêche pas de jeter des rayons bienfaisants dans le monde.

C'est là que Fontoynont a travaillé, travaille et travaillera encore, jusqu'à ce que la nouvelle École, commencée en 1914, lui soit enfin livrée.

C'est là qu'entouré d'une élite indigène attentive et respectueuse, le maître initiateur, d'une façon particulièrement féconde, les futurs médecins aux difficultés de notre art ; c'est là que de tous les points de la Grande Ile, viennent le rejoindre ceux qui souffrent, certains qu'ils trouveront près de lui la guérison ou l'atténuation de leurs douleurs.

Le professorat, l'exercice de la Chirurgie, ne suffisent pas à l'activité de Fontoynont ; son besoin de recherches, ses facultés d'observation, l'entraînent beaucoup plus loin, jusque dans le monde des infiniment petits. Et c'est ainsi qu'avec l'aide de M. Carougeau, chef du service vétérinaire, élève préféré du professeur Arlourg de Lyon, il étudie les maladies mycosiques et en particulier le Hody Polsy. Cette affection cutanée qui signifie peau blanche et qui a comme synonyme chez nous tampane, il n'est pas besoin que je vous la décrive. Fontoynont identifie le champignon qui le cause, le cultive, le reproduit chez l'homme par inoculation de culture et enrichit ainsi le Parasitologue humain d'une nouvelle mycose l'Hermodendrom Fontoynonti. Avec Selvat et Carougeau, il observe d'autres mycoses dont

l'une, le Sporotrichum Carougeani est transmissible à l'homme.

Il étudie et décrit une affection assez rare, caractérisée par une inflammation chimique des glandes salivaires et se traduisant symptomatiquement par une augmentation de volume des régions parotidiennes et sous maxillaires, donnant alors à la face un aspect particulier plutôt disgracieux. Dieu préserve les jolis minois de la maladie de Fontoyfont.

On rencontre parfois à Madagascar autour des articulations du genou des bosselures plus ou moins volumineuses soudées au squelette. Cette affection a été appelée par Fontoyfont Nodosité juxta articulaires et son origine tuberculeuse acceptée presque par tous.

Bien que chirurgien de carrière et de tempérament Fontoyfont ne néglige en rien la clinique médicale, et ses études sur le paludisme sont poussées aussi loin que possible. Il attire à différentes reprises l'attention du monde médical sur la fragilité globulaire et l'hémophilie acquise d'origine palustre.

Messieurs, je viens de vous décrire très succinctement quelques mois des études et des recherches de M. Fontoyfont : je vous ai parlé de celles que j'ai vues et dont il m'a entretenu. Son œuvre scientifique est bien plus considérable et l'Académie de Médecine et la Société de chirurgie de Paris l'ont reconnu en l'admettant dans leur sein.

Au moment de la grande tourmente de 1914, Fontoyfont se reposait dans les environs de Chambéry quand sonna le tocsin de la mobilisation. Sans attendre d'ordres spéciaux, il se présente aussitôt au Commandant de la place et fut affecté à un bataillon de chasseurs qui partit sur le front et s'arrêta à St-Dié. C'est là, raconte-t-il, qu'il fut ébahi de lire un ordre du jour du Général commandant en Chef, annonçant aux troupes le miracle de la Marne, le recul de l'invasion ennemie. Tous croyaient qu'on se battait encore sur la

frontière belge et jamais ils n'avaient soupçonné le danger couru par la capitale.

Rappelé d'urgence par le Gouverneur Général de Madagascar, il fut de retour à Tananarive en Mai 1915. J'assistai à son arrivée, car la grande rafale m'avait transporté à l'École indigène, et je fus profondément ému et touché de la réception que lui fit la Capitale

Malgache. La gare était pleine de monde : du plus grand au plus humble, du plus riche au plus pauvre, tous se précipitaient pour serrer les mains ou simplement revoir le médecin tant aimé ; et pour tous il avait un sourire ou un mot si particulièrement aimable qu'une atmosphère de joie semblait remplir le vaste hall : et j'eus la satisfaction intime et profonde de comprendre la force conquérante de la science alliée à la bonté. Les jours s'écoulèrent dans l'intimité d'une communauté de travail et chaque jour augmente mon estime et mon admiration.

Vers la fin de 1915, profitant des graves ennuis de la mère patrie, un mouvement nationaliste se dessine en Emyrne sous le nom de Vy Vata Lahelyka, plus connue sous l'abréviation de V. V. S. société de la peine et du feu. Ce mouvement de révolte fut étouffé avant même le 1^{er} vagissement, on mit la main sur bien des pièces écrites et l'une d'elles stupéfia beaucoup de gens. Il y était dit que tous les vazahas seraient détruits sauf les D^{rs} Fontoyfont et Villette qui seraient respectueusement reconduits à la Côte. Cette reconnaissance de tout un peuple, voulant prouver que, malgré l'enivrement d'une victoire considérée comme certaine, il n'était pas oublieux des services rendus depuis de nombreuses années par nos deux éminents confrères, en dit plus long que les plus beaux discours.

Respectueux des autres autant que de lui-même, bon mais sans faiblesse, donnant à tous l'exemple du travail et du dévouement, le D^r Fontoyfont par sa haute culture intellectuelle, par ses vertus familiales et mora-

les est la plus belle, la plus populaire figure de Tananarive. Ce français fait honneur à la France.

Et moi qui ai eu le bonheur de l'approcher souvent, qui ai pu l'apprécier pendant plusieurs années, laissez-moi vous confier que si j'étais artiste, si j'avais à symboliser l'art médical dans ce qu'il a de plus beau et de plus divin, j'emprunterais les traits du D^r Fontoynont.

D^r VICTOR MAC-AULIFFE.



DISCOURS

DU

PROFESSEUR FONTOYNONT

Monsieur le Gouverneur,

Monsieur le Président et Chers Collègues,

Mesdames,

Messieurs,

La manifestation que Vous faites ici aujourd'hui vise certes ma personnalité et je Vous en remercie du plus profond de moi-même, je veux y voir surtout l'ardent désir que Vous avez de témoigner à tous mes collègues de l'Académie Malgache dont je suis l'envoyé et le mandataire les sentiments d'estime et d'affection que Vous leur portez.

Sachez bien que nous nous plaisons, nous aussi à Madagascar, à admirer et que nous apprécions à sa juste valeur un pays tel que le Vôtre qui n'a cessé d'essaimer par le monde et surtout dans notre « douce France », dans le pays de Tristan et d'Yseult, les plus parfaits de ces enfants, ceux dont Vous pouvez être vraiment fiers, ceux que nous tous Français revendiquons comme les enfants de la plus grande France, de celle dont la vitalité toujours renaissante se révéla encore plus grande et plus belle après les plus terribles épreuves, de celle que salue respectueusement tout cœur généreux, toute âme d'élite, toute valeur intellectuelle.

Par delà l'Océan, dans cette hémisphère que nous avons tous fait nôtre, je viens Vous porter le salut fraternel de l'élite intellectuelle de notre île malgache, de Votre grande sœur qui, si elle ne peut revendiquer un noble blason comme le Vôtre

Florebo quocumque ferar

peut toutefois s'honorer d'avoir envoyé ici, tant de Fort-Dauphin que de France, les premiers Français, ceux qui surent s'adapter à cette belle terre Réunionnaise au point que je puis aujourd'hui, près de trois siècles plus tard, saluer en Vous tous les nobles descendants de ces rudes pionniers.

Ne revois-je pas ici, devant nos yeux, ces treize panneaux armoriés dont Vous nous aviez envoyé les douze premiers en 1923 à Tananarive, panneaux évocateurs du grand passé historique de Votre île depuis les découvertes Portugaises du 16^e siècle jusqu'à nos jours ; le treizième représentant ces armoiries qui résument toute l'histoire de Votre pays, de la Grande Mascareigne, de Bourbon, de Bonaparte, de La Réunion, noms qui furent successivement les Vôtres au cours des siècles.

Et comme la tristesse vient si souvent troubler les plus heureux moments de la vie, ne me faut-il pas aujourd'hui déplorer le cruel destin qui vient de Vous ravir l'éminente artiste qu'était Mademoiselle Jeanne Athénas ! Que ma faible voix porte, en ce jour, à notre collègue Adrien Merlo, à Marius-Ary Leblond, de vieux amis, l'expression de ma sympathie émue.

Ce sont les traditions de Votre île c'est son histoire ; ce sont ses origines, ses relations avec les pays voisins, c'est aussi le désir d'entretenir le culte du beau qui Vous a fait créer, après la Société des Sciences et Arts, l'Académie de La Réunion, dont je suis heureux de saluer les membres ici présents et réunis en séance solennelle, leur disant la haute estime en laquelle les tient l'Académie Malgache et aussi le désir unanime de tous mes collègues de Tananarive de voir nos relations intellectuelles devenir encore plus étroites, de voir se créer un échan-

ge d'idées et de travaux, gage d'estime et d'affections durables.

Affirmons aujourd'hui cette alliance intellectuelle digne de Vous et de nous, ébauchée depuis plusieurs années et souhaitons de voir Vos délégués venir fréquemment nous trouver dans ce palais des Rois de l'Imerina, dans ce tranvela dont Votre président vient d'évoquer le souvenir. Là sur cette terrasse Imerinienne du Palais des Reines, chantée par l'un de nos plus purs poètes (car nous en avons, nous aussi à Madagascar) par notre collègue Pierre Gamo ; là, face à cette plaine multicolore de Betsimitaratra, grenier d'abondance de l'Imerina, Vous verrez le soleil couchant dorer de ses derniers feux les cimes de l'ankaratra, semant une pluie d'or, d'émeraudes et de rubis, apothéose chaque jour renouvelée, toujours plus grandiose et plus belle, spectacle unique et digne de Vous, messieurs de Vous qui êtes habitués aux splendides spectacles de la nature. Là, nous pourrions communier dans la beauté, réunir nos cœurs, évoquer nos pensées communes et, par une chaîne ininterrompue, relier notre « alma mater », notre France chérie, à ses deux filles, à la terre Malgache si pleine de promesses futures, à Votre île Bourbon toujours jeune et vivante malgré son passé si bien rempli.

Ces pensées qui sont les miennes Vous auriez dû en avoir aujourd'hui l'écho, mais, hélas ! nous avons perdu il y a quelques jours à peine, l'homme éminent, le collègue qualifié qui devait ici mêler sa voix à la mienne... « Date manibus lilia plenis »...

Je veux parler de Charles Renel qui Vous aurait fait entendre quelques belles paroles empreintes de ce doux Epicurisme, de cette connaissance des idées et des choses à laquelle s'était élevée sa belle intelligence, au contact des auteurs grecs et latins, sources de toute beauté. Ce Normalien devenu Directeur de l'Enseignement à Madagascar, malgré un travail professionnel sans cesse grandissant a su étudier, et avec quelle maîtrise, le folklore de notre grande île, pénétrer le secret des connaissances religieuses des populations malgaches et réu-

nir une documentation à laquelle devra toujours recourir celui qui dorénavant étudiera ces questions.

Romancier, il avait su se classer parmi les premiers de cette pléiade moderne dont les enfants de La Réunion constituent un des plus beaux ornements.

Heureux celui qui peut en quittant la vie se dire comme le doux poète latin.

Exige monumentum aere perennius

Charles Renel enlevé brutalement en pleine possession de son talent est un de ces heureux.

Mais, chassons ces tristes pensées et soyons tout à la joie de cette journée que je veux marquer d'une pierre blanche, car elle réalise mon plus grand désir et celui de mes collègues de l'Académie, l'union intime des deux sœurs Malgaches et Bourbonnaises, gardiennes de notre intellectualité, des deux Vestales qui sauront entretenir le feu symbolique et sacré sans lequel ne sauraient grandir et monter haut, encore plus haut, nos destinées ; tel Votre grand Garros dont le souvenir plane haut, très haut au-dessus de tous les mondes habités.



SÉANCE SOLENNELLE

DU

29 Novembre 1925

Monsieur Anatole Hugot et M. le Docteur Mac-Auliffe, membres de l'Académie de La Réunion ayant été faits chevaliers de la Légion d'Honneur au 14 Juillet 1925, l'Académie de La Réunion a tenu en leur honneur une séance solennelle le 29 Novembre 1925.

